

## *City of the Living Dead* (1980) de Lucio Fulci

Simon Laperrière

---

Number 177, May–June 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/81960ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Laperrière, S. (2016). Review of [*City of the Living Dead* (1980) de Lucio Fulci]. *24 images*, (177), 64–64.

## City of the Living Dead (1980) de Lucio Fulci

Il y a d'abord ce cri de terreur poussé dans le noir, un hurlement qui déchire l'écran et précède l'apparition du titre : *City of the Living Dead*. On ne saura rien de son origine, mais il s'impose d'emblée comme une mise en garde tirée de *La divine comédie* de Dante. Nul ne sortira indemne du visionnement de cette œuvre maudite signée Lucio Fulci, le maestro du macabre.

Sa prémisse ne tient qu'à quelques lignes. Dans un petit village américain du nom de Dunwich (référence à Lovecraft oblige), un prêtre s'enlève la vie dans un cimetière et, par ce geste fatal, ouvre les portes des Enfers. Une médium accompagnée d'un journaliste se précipite sur les lieux pour y prévenir l'imminence de l'Apocalypse. Ils découvrent alors la paisible bourgade en proie aux attaques de morts vivants. Côté originalité, on a certes vu mieux. Or, comme souvent chez le réalisateur, ce n'est pas un récit au final bâclé qui retient l'attention, mais plutôt une accumulation effrénée d'images grotesques qui provoquent autant le dégoût que la jubilation.

*City of the Living Dead* n'est rien de moins que le cauchemar d'un cinéphile fiévreux. Emportés par une énergie chaotique, les codes et figures du fantastique désobéissent avec violence aux conventions imposées par le genre. Le zombie, par exemple, n'y apparaît pas comme un vulgaire pantin de chair facile à abattre. Fulci le



présente ici comme une créature de la nuit menaçante, capable de se déplacer à sa guise dans l'espace-temps. Il en va de même pour le gore qui, suite à un somme toute classique *Zombie* (1979), tourne le dos au réalisme. Le film se vautre ainsi dans les excès grand-guignolesques, avec cette femme ensorcelée qui vomit ses entrailles et ces crânes que l'on froisse littéralement d'une seule main pour en faire ressortir la cervelle. Le suffoquant climat d'angoisse qui règne en maître découle donc d'un puissant éclatement du familier. On en vient presque à croire que l'œuvre s'avère moins cohérente qu'elle n'y paraît puisqu'elle est elle-même possédée par des forces diaboliques surgissant des profondeurs. Ce n'est d'ailleurs pas une surprise si elle se conclut à nouveau avec un cri, celui-ci si fort qu'il emporte le dernier plan dans les ténèbres. – **Simon Laperrière**

## Knightriders (1981) de George A. Romero

On comprend bien, dès cette première scène où Ed Harris se flagelle nu au beau milieu d'une rivière, que *Knightriders* ne sera d'aucune manière un film ordinaire. Quelque part entre *Dawn of the Dead* (1978) et *Creepshow* (1982), le cinéaste américain George A. Romero aura trouvé l'inspiration et les moyens nécessaires pour tourner son film le plus étrange et le plus personnel, s'éloignant un bref instant du terreau fertile de l'horreur qu'il exploitait avec succès depuis l'emblématique *Night of the Living Dead* (1968). Méditation tour à tour délirante et mélancolique sur l'authenticité, l'idéalisme et la marginalité, cet étonnant long métrage suit les déambulations d'une foire médiévale qui sillonne l'Amérique moderne pour présenter au public de sauvages reconstitutions motorisées des joutes équestres d'autrefois.

Au beau milieu de toutes les cascades absolument cinglées auxquelles se prête bien évidemment une telle prémisse, Romero parvient de façon remarquablement naturelle à dessiner le portrait d'une communauté parallèle possédant ses propres règles, façonnées à la fois par un code d'honneur ancestral et les aspirations de la contre-culture des années 1960 et 1970. Les héros de Romero refusent de se conformer à l'ordre établi, résistant autant à la corruption de leurs principes par les assauts du capitalisme qu'aux menaces répétées de la police ; ils ne sauraient être achetés ou assimilés à la culture de masse, formant en marge du monde contemporain leur



propre microsociété à mi-chemin entre le régime monarchique et la commune anarchiste.

Assumant complètement le ridicule consommé de son univers en même temps que son improbable poésie, un univers au final aussi juste et sincère qu'il s'avère surprenant, l'auteur embrasse le romantisme suranné de ces forains anachroniques qu'il dépeint avec une sensibilité vraiment déconcertante. Porté par la prestation réellement exaltée d'Ed Harris, qui fait preuve scène après scène d'une conviction sans faille malgré l'absurdité ambiante, *Knightriders* est une œuvre d'autant plus unique que sa beauté défie toute logique. Soyons clair : un film sur une troupe ambulante de chevaliers à motocyclette ne devrait tout simplement pas avoir le droit de se prendre à ce point au sérieux et de s'en tirer à si bon compte. – **Alexandre Fontaine Rousseau**